L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux—No. 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLÉANS.

DIMANCHE MATIN, 4 MARS.

Premières Représentations.

ODÉON.

L'HETMAN

Drame en 5 actes, en vers, de M. Paul Deroulède.

[illegible] à la Comédie-Française, le comité lui [illegible] quelques [illegible]

[illegible], ardent, [illegible] un idéal [illegible] que nous [illegible] d'indiquer [illegible] l'heure, le poète ne se soumit point à des critiques. Il alla droit à l'Odéon, où il fut accueilli sans réserve, et où il a vu hier son œuvre applaudie par un des plus brillants auditoires qui aient jamais été réunis.

Tout est bien ainsi, dans la vérité, dans la justice.

Et dans cette mesure, nous nous associons aux sentiments du public.

Pour la Comédie-Française, en effet, l'œuvre n'était pas suffisamment fondue, travaillée, ciselée, faite de main d'ouvrier.

A l'Odéon, le théâtre de la jeunesse, de la fougue, des débuts et des promesses, elle avait sa place toute naturelle et son succès assuré.

"L'Hetman" est surtout une œuvre d'élan généreux. C'est un chant de soldat en cinq parties.

Dans les strophes qu'en 1872 il écrivit pour l'anniversaire de la naissance de Corneille, M. Deroulède dit :

O France, écoute bien celui-là, c'est Corneille,
Un autre est orateur, poète, historien ;
Il te forme l'esprit ou te charme l'oreille,
Celui-là c'est Corneille ! ô France, écoute bien !

Toute la *poétique* de M. Deroulède est dans ces vers.

M. Deroulède ne se préoccupe que peu de charmer l'oreille, d'attacher l'esprit, il vise droit au cœur d'où il veut tirer les éclairs du patriotisme.

L'homme, le citoyen, l'applaudit de toute son âme ; le critique, le défenseur de l'art, a le devoir de formuler sa réserve et de demander à l'auteur dramatique, outre les explosions lyriques d'un Tyrtée, plus d'action dans le drame, plus de mouvement dans les scènes, plus de pureté dans le style, plus de richesse dans la rime.

Eschyle préférait le titre de soldat de Marathon à celui de poëte tragique ; toutefois Athènes le couronna, et la postérité admire en lui, non-seulement le patriote qui a écrit les *Perses*, mais encore l'homme de génie qui a créé le dialogue, donné à l'*action* du rôle important et tranformé le dithyrambe, l'ode en tragédie.

Cela dit,—et qui devait être dit,—nous sommes à l'aise pour louer un jeune littérateur de vingt-cinq ans qui fait vibrer si puissamment en nous tout ce qu'il y a de noble et de bon.

Naturellement, M. Deroulède a été obligé de chercher dans les siècles précédents et dans l'histoire des peuples étrangers, le milieu où il pût placer sa donnée dramatique.

Ah ! s'il avait été libre ! Vous devinez quel temps et quelle nation il eût choisis ! Il ne fût pas allé bien loin ! Il n'eût pas remonté bien haut.

Mais que de précautions à prendre, maintenant, quand on parle de relèvement de la patrie et de revanche !

Même hier, beaucoup de spectateurs, aussi prévoyants que sages et sagaces, avaient quelques scrupules sur l'*opportunité* de semblables spectacles : ils refrénaient les impatiences et désiraient, suivant la belle expression de Corneille, "le *silence* [illegible]."

Quoi qu'il en soit,—et ce côté de la question dont nous échapper dans le cercle artistique où nous nous renfermons,—M. Deroulède a bien *dépaysé* son sujet, et il conduit le public en Pologne, au dix-septième siècle, alors que Wladislas IV régnait,—1632 à 1648.

Comme l'a dit Dumas père :

"L'histoire est bonne personne ; elle fournit tous les cadres nécessaires."

On est à Lublin. Le roi donne une fête où tous les personnages vont nous être présentés.

C'est d'abord Rogoviane, Kosak transfuge passé au service de la Pologne, et qui, ainsi que tous les traîtres, n'en rêve qu'avec plus d'ardeur à la perte de ses anciens compagnons.

Puis Stenko et Frol Gherasz, deux patriotes, le premier jeune, mais courageux, déjà mûri par l'exil et la souffrance ; le second, ancien hetman général des Kosaks de l'Ukraine.

Comment sont-ils à la cour du roi de Pologne ?

Frol Gherasz l'explique :

Nous sommes à la cour de Pologne, à Lublin,
Spectateurs condamnés aux fêtes de la Diète,
Et quoi que soit ici l'outrage qu'on nous jette,
Si lourd que soit l'affront, songe pour t'y plier
Que le meindre défi fait surgir un geôlier.
Songe sous le geôlier, au bourreau qui se cache,
Et ne va pas croiser l'épée avec la hache.

Et comme Stenko s'irrite de cette vie d'humiliation, de patience, Frol Gherasz reprend :

Mon fils, quand c'est un but sacré qui les inspire
Ces patiences-là s'appellent le martyre.
Ne crains pas d'amasser sur toi le désespoir,
Comme les ouragans sur les nuages noirs,
Laisse s'amonceler ce qui peut se résoudre,
Et tu seras l'éclair quand nous tiendrons la foudre.

Donc, Stenko et Frol Gherasz n'attendent qu'une occasion qui permette aux Kosaks de l'Ukraine de secouer le joug de la Pologne, et d'eux-mêmes, seulement Frol Gherasz ne veut agir qu'à l'heure propice, tandis que Stenko est impatient.

Le traître Rogoviane exploite cette imprudente ardeur. Il est le rival de Stenko qui doit épouser Mikla, la fille de l'hetman. Il sert donc à la fois son propre amour et la cause de la Pologne en précipitant le jeune Kosak dans une folle aventure.

A l'aide d'un espion qui est dans le camp des Kosaks, Rogoviane fait dire à Stenko que ses frères d'armes n'attendent que lui pour se soulever.

Stenko s'échappe clandestinement de Lublin, sacrifiant la douce et tendre Mikla à son pays.

La nouvelle de la fuite de Stenko et du soulèvement prochain des Kosaks vient à l'oreille du roi. Ladislas interroge l'hetman, qui ignore tout, et qui, étant le premier à condamner une telle entreprise, consent à aller auprès de ses anciens soldats pour leur porter des conseils et des paroles de paix.

Toutefois, le roi exige que Mikla reste en otage à Lublin.

C'est elle qui répondra de la fidèle exécution du message de Frol Gherasz. Si celui-ci prend les armes contre la Pologne, sa fille mourra.

Au second acte, on est au camp des Kosaks de l'Ukraine, à l'île Hotiza, sur le Dniéper.

Les Kosaks bivouaquent, et la Marucha, la vieille nourrice de Stenko, excite les soldats à la révolte.

Cette Marucha, c'est la personnification du patriotisme.

Belle création qui a trouvé la plus admirable interprète.

On nomme Stenko hetman ; la *Marucha* lui donne l'épée :

Et toi, sabre de bataille,
Laboureur d'hommes, travaille,
Sème la rouge semaille
D'où la liberté croîtra !

Mais voici Frol Gherasz. Il ose dire à ces fanatiques que cette guerre est téméraire :

Je viens de traverser le camp et j'ai pu voir
Sur quel affreux néant repose votre espoir.
Vous parlez d'entreprendre une lutte suprême !
Tout vous manque, canons, fusils, et poudre [même.

Les avertissements de l'hetman ne sont écoutés par personne. Stenko seul faiblit ; l'amour surtout l'ébranle ; il va même jusqu'à jeter l'épée du commandement pour courir vers Mikla.

Cette défaillance est bien pénible : elle est difficile à accepter.

Elle amène toutefois une belle fin d'acte.

Frol Gherasz, voyant que ses frères d'armes n'ont plus de chef, et qu'ils sont décidés à combattre, saisit le glaive et, se redressant tout à coup, s'écrie :

Kosaks du Don, allez dire à Franck Sergueïeff
Que quand Frol Gherasz vit, les Kosaks ont un [chef.

LES KOSAKS.

Vive Gherasz ! Hurrah ! Frol Gherasz....

LA MARUCHA.

Eh bien, maître,
Ton doute est dissipé, leur ardeur te pénètre,
Tu crois à ton pays !

FROL GHERASZ.

Dieu puissant ! si j'y crois !
Ma fille est en otage entre les mains du roi.

Le troisième acte offre le tableau du sacrifice de la fille de l'hetman. Stenko veut emmener Mikla du palais du roi et la dérober par la fuite à la vengeance qui la menace ; ils sont prêts de partir, quand la Marucha les arrête. Stenko doit seul regagner le camp. Quant à Mikla, il faut qu'elle reste pour détourner les soupçons du roi.

Tant qu'elle sera à la cour, l'Ukraine pourra organiser la défense, car le roi ne doit pas attaquer les Kozaks avant le retour de l'hetman.

Rester, c'est la mort, il est vrai, mais :

"C'est le temps des efforts virils, des cœurs su-[blimes.
Qui va compter les morts ou chercher les vic-[times,
Quand le salut d'un peuple est là, qui se débat,
Qui donc pense à choisir un poste de combat !

Mikla est digne de remplir une mission si sainte.

A Stenko—en vérité trop hésitant, qui dit :

Il fait pis, il la livre ! .... Son père l'abandonne !

La fille de l'hetman répond :

Il fait mieux. Il me donne !
O mon père, merci du poste où tu me mets.

Et elle reste en otage.

Le quatrième acte est beau. Il s'ouvre comme tous les autres avec quelque lenteur, mais il y a deux épisodes magnifiques ; d'abord la lutte entre l'hetman et Stenko, qui veulent tous les deux commander les troupes dans le premier combat et se disputent l'honneur de donner le premier, leur vie à la patrie ; ensuite le départ des Kozaks pour la bataille, et le chant de guerre de la Marucha, qui se termine ainsi :

Qu'importe les morts ! la liberté vit,
Un peuple est [illegible] la patrie est grande,
Et [illegible] pas la perte à [illegible],
[illegible]
Qu'importe les morts ! la liberté vit !

On a voulu entendre deux fois cette adjuration, ou plutôt cette voix de la Patrie sonnant la charge avec l'entrain et l'élan des clairons français. On aurait redemandé une troisième audition si on l'avait osé.

Ce fut un spectacle grandiose que l'enthousiasme de cette salle, et Mme. Marie Laurent doit prendre sa large part du triomphe, car elle n'eut jamais diction plus [illegible].

Le dernier acte est mélodramatique. [illegible] de Stenko [illegible] le [illegible] l'assassinat de Mikla par Rogoviane [illegible] la Pologne [illegible] au boulevard du Crime.

Heureusement, la note patriotique, l'accent du devoir en font de nouveau cette [illegible].

Les Kozaks [illegible] la pauvre fille, l'hetman Frol Gherasz [illegible] :

"Qu'importe les morts, la liberté vit !"

On le voit, M. Deroulède s'est surtout attaché à mettre en relief le sacrifice à la [illegible].

[illegible] dire à Eschyle, M. Deroulède peut répondre : [illegible] des hommes au cœur de lion, pour inspirer à chacun [illegible] le désir de [illegible] afin que [illegible] le son [illegible].

Il est bien véritablement ici aussi le poëte [illegible].

HENRI DE LAPOMMERAYE.

FEUILLETON.

LES FAUX MONNAYEURS

AU XIXe SIÈCLE.

ROMAN PAR CAMILLE BIAS.

PREMIÈRE PARTIE.

LA FAMILLE DE BAURAIN.

I.—Suite.

—Pourquoi ?......plus que toi je ne sais rien de ce qui peut m'attendre au sortir du cloître. Eh bien, cela ne m'effraie pas. Il est toujours temps de souffrir quand le malheur est venu ; c'est plus qu'il n'en faut que de craindre.

—Oh ! toi, c'est bien différent ! soupira la pensionnaire.

—Se trouve, au contraire, reprit l'autre, qu'il y a entre nos destinées une telle similitude, que nous pourrions nous croire sœurs. Toutes les deux nous sommes orphelines, du moins on nous l'a dit ; toutes les deux nous avons été placées dans ce couvent d'une façon presque mystérieuse, et nous nous connaissons, pour toute famille, un homme qui vient nous visiter juste assez souvent pour s'assurer que nous sommes toujours de ce monde. Nous passons ici depuis six ans des vacances horriblement tristes, sans que jamais l'on nous ait donné, ni à l'une ni à l'autre, la moindre distraction. Quelle différence trouves-tu donc entre nos deux positions ?

La jeune fille qu'on appelait Clémence sourit, et répondit après un court silence.

—Tu es riche, je suis pauvre.

—Qu'en sais-tu ?

—As-tu jamais eu une fantaisie, un caprice, un désir qui ne fût aussitôt satisfait ?

—Qu'est-ce que cela prouve ?

—Que tu possèdes de la fortune ou que ton tuteur est généreux, tandis que moi.

La jeune fille eut un soupir et s'arrêta.

—Que te manque-t-il ? demanda sa compagne.

—Rien, et tout.

—Je ne comprends pas.

—Je suis en pension, et l'on paye pour moi un prix assez élevé, qui ne dénote pas l'indigence chez mes protecteurs ; comme les autres, je suis bien nourrie, et rien ne manque à mon entretien.

—Cependant... Et c'est pourquoi tu ne dois point te supposer si pauvre.

—On m'a fait même donner quelques talents d'agrément, reprit la pensionnaire avec ironie.

—Et là, comme ailleurs, tu as fait merveille, répliqua vivement sa compagne.

—Heureusement, puisque aujourd'hui ces talents vont, paraît-il, devenir mon unique ressource.

—Comment sais-tu cela ?

—Par mon correspondant.

—Tu l'as donc vu ?

—Il n'est pas si prodigue que cela de ses visites ; il m'a tout simplement écrit ; et Madame la supérieure, qui m'a remis sa lettre, en y ajoutant une longue morale, en a confirmé le contenu.

—Tu ne m'avais pas dit ces choses nouvelles.

—A quoi bon ? tu vas me quitter.... Nous ne nous reverrons sans doute jamais.

—Clémence !..... c'est mal ce que tu dis là.

—C'est la vérité. Tu vas entrer dans un monde où je ne serai pas reçue, c'est probable ; la barrière qui nous séparera demain sera dans six mois une barricade, et dans un an une montagne. Crois-moi, ma chère Mathilde, aimons-nous jusqu'à ce que nous franchissions les murailles de ce cloître ; pensons l'une à l'autre quelquefois, dans les instants que nous laissera, à toi le plaisir, à moi le travail ; mais n'essayons point de nous réunir une fois hors d'ici, notre amitié aurait tout à y perdre.

—Sais-tu, Clémence, que j'aurais le droit de me fâcher de tes paroles.

—Tu le regretterais dans quelque temps, alors que tu reconnaîtras combien elles sont justes.

—En admettant vraies tes suppositions, penses-tu que j'oublie notre amitié de six ans, parce que dame Fortune m'aura un peu plus que toi favorisée ?

—Le monde t'en fera une obligation.

—Je ne l'écouterai pas.

—Tu seras entraînée.

—Ma chère, tu parles avec une assurance que l'expérience seule pourrait justifier.

—J'ai l'expérience.

Mathilde eut un éclat de rire.

—Tu es plus jeune que moi, dit-elle.

—Oui, d'une année peut-être. Mais tu laisses aller ta vie avec l'insouciance des gens heureux, tandis que moi je réfléchis, j'observe, et je conclus....

—Que ta meilleure amie de pension n'est digne ni de ton affection, ni de ta confiance.

—Tu me comprends mal.

—Je te comprends si bien que si tu continues de parler ainsi, nous n'attendrons pas notre sortie du couvent pour ne plus nous voir ; nous nous brouillerons tout de suite.

La pensionnaire sourit à l'emportement bienveillant de sa compagne.

—Ce n'est vraiment pas la peine, dit-elle. Je me tais. Mais, si après une séparation plus ou moins longue, nous nous retrouvons un jour en face, l'une de l'autre, souviens-toi de notre dernière causerie et sois franche ; tu me diras que j'avais raison.

Mathilde allait protester de nouveau sans doute, mais une religieuse vint la chercher, lui disant que M. le comte de Baurain l'attendait au parloir.

—Je crois qu'il faut nous dire adieu, soupira Clémence, ton tuteur vient te chercher sans doute.

—Pas encore, répondit la jeune fille. J'ai une idée.... Attends-moi ; je te la dirai tout à l'heure.

La religieuse suivit la pensionnaire ; l'autre resta seule.

Un moment, elle demeura plongée dans une méditation, sous laquelle son sourire disparaissait peu à peu, pour faire place à une expression de physionomie amère et douloureuse. Puis, elle se leva et vint s'appuyer à une fenêtre qui ouvrait sur la cour. Un équipage armorié attira son attention. Deux magnifiques chevaux piaffaient impatients sous le joug du cocher, qui les retenait avec peine. La livrée de celui-ci était riche comme celle des deux laquais, qui se tenaient debout, sévères, presque solennels, derrière la voiture.

Jamais le comte de Baurain n'était venu au couvent avec son équipage ; il affectait au contraire une grande simplicité dans les rares visites qu'il rendait à sa pupille. Clémence se pencha au dehors, comme pour chercher un visage connu, et eut un cri de surprise, presque d'angoisse ; Mathilde, au bras du comte, et suivie de la supérieure, marchait gaiement vers la voiture, dont un laquais vint abaisser devant elle, avec respect, le marche-pied. Puis, elle embrassa la religieuse, et disparut dans l'intérieur où son tuteur la suivit bientôt.

La porte cochère s'ouvrit. L'équipage disparut.

—Déjà ! s'écria Clémence, en se rejetant dans la lingerie.

Elle eut un petit rire sec qui lui fit mal sans doute, car elle appuya ses deux mains sur son cœur.

Elle se rassit sur la malle, à la place qu'elle occupait quelques instants plus tôt avec Mathilde.

—Allons, fit-elle avec un soupir, gros d'amertume, qui n'effaça point le sourire triste et railleur de sa lèvre, me voilà bien seule pour le reste des vacances.

—Je crois que vous vous trompez, mon enfant, dit une voix derrière.

Une religieuse venait d'entrer, sans qu'elle l'entendît.

—Ah ! fit la jeune fille avec indifférence.

—M. le comte de Baurain, à la prière de Mathilde, demande à vous emmener pour passer les vacances avec votre compagne.

—Mais je viens de les voir partir, répondit la jeune sceptique.

—Oui, monsieur le comte était fort pressé. Mathilde n'a même rien emporté de ce qui lui est nécessaire. Ils reviendront demain.

—Et qu'a répondu madame la supérieure à cette demande ?

—Qu'elle allait en écrire immédiatement à votre correspondant, ce qu'elle fait en ce moment même.

—Elle ne m'a point consultée.

—Elle a cru vous faire plaisir en agissant ainsi. Est-ce qu'elle s'est trompée ?

—Je n'en sais rien, vraiment. Je ne connais pas le tuteur de Mathilde ; peut-être serai-je un embarras pour lui.

—Je ne le crois pas, car il s'est empressé, dès que Mathilde a exprimé le désir de vous emmener.

—Reste à savoir si mon tuteur mystérieux [illegible] consentira à cet arrangement.

—Madame la supérieure l'y engage.

—Vous voudriez bien l'en remercier pour moi.

—Comme vous dites cela, Clémence. Est-ce que l'offre de Mathilde vous est désagréable ?

—Nullement. Mais, il y a deux jours à peine que mon correspondant m'a prévenue qu'il fallait songer à me créer des moyens d'existence. Or, ce n'est pas, je suppose, en me donnant des vacances pour la première fois, qu'on espère m'habituer au travail.

—[illegible] [illegible] les relations du comte de Baurain pourront vous être utiles. Avez-vous [illegible] songé.

—Cette idée ne me serait jamais venue. Alors, le mois de plaisir proposé par Mathilde peut devenir pour moi une excellente spéculation ?

—Sans doute, répondit la religieuse, qui ne comprenait point la pensée railleuse de son élève, d'autant plus que celle-ci conservait en parlant une inaltérable douceur.

—Quand aurai-je la réponse de mon correspondant ?

—Demain.

—Alors je vais, dans l'attente d'une réponse favorable, visiter ma garde-robe.

La jeune fille, comme elle le disait, se leva et se dirigea vers l'armoire qui contenait son trousseau de pensionnaire.

La religieuse la laissa seule.

II

LES ÉTONNEMENTS D'UNE PENSIONNAIRE.

Pendant que son amie apprenait, dans [illegible] la demande faite par elle, Mathilde, en compagnie de son tuteur, roulait, tout émerveillée de la rapidité de son équipage, vers la capitale.

Elle ne se demandait point qui était cet homme dans les mains duquel le sort l'avait jetée. Que lui importait du moment où elle était heureuse, où rien ne lui manquait ? C'était une de ces natures créées pour la jouissance, douées pour le plaisir plus que pour le bonheur, parfaitement bonnes, incapables de dévouement comme de vengeance, de haine raisonnée comme d'amour vrai. La vie lui semblait bonne ; elle s'y laissait aller.

Le lendemain !... elle l'avait dit à sa compagne qui songeait à l'avenir : il est toujours temps d'y penser quand on y est. Au couvent, sa beauté vraiment merveilleuse lui avait suscité quelques ennemies ; elle en riait et ne jalousait nullement la supériorité morale de quelques-unes. Au contraire, Clémence était peut-être la meilleure élève du pensionnat et, après elle, la plus jolie ; elle l'avait recherchée cependant. Était-ce parce qu'un mystère planait sur cette naissance comme sur la sienne ? ou n'était-ce pas plutôt parce que la studieuse jeune fille travaillait souvent pour sa compagne, lui adoucissait l'aridité de l'étude et lui corrigeait ses devoirs toujours négligés ?

Mathilde n'était pas sotte, mais terriblement paresseuse. Clémence, plus jeune d'une année ou deux, jetait de son mieux un voile sur cette paresse. La première avait pour la seconde autant de reconnaissance qu'en pouvait contenir son cœur, ce qui ne veut pas dire que la dose en fût énorme ; et celle-ci, paisible et réfléchie, semblait se complaire dans l'insouciance gaie de son amie. Les deux compagnes ne regardaient point l'avenir au même point de l'horizon ; l'une voyait le ciel bleu, l'autre noir ; et voilà pourquoi l'une souriait toujours à la mélancolie de l'autre. Elles ne sentaient rien de la même façon ; un choc pouvait les séparer à jamais ; en temps de calme, elles se complétaient. Mathilde, essentiellement égoïste, était incapable d'une méchanceté raisonnée, mais pouvait inconsciemment faire le mal. Clémence avait plus de sentiment et de besoin de tendresse, devait fatalement plus souffrir, et par la souffrance pouvait arriver à la haine. L'isolement avait déjà jeté en elle l'amertume et la défiance.

Trop légère pour lire dans le cœur de son amie, Mathilde la heurtait quelquefois et ne s'en doutait jamais. Clémence pardonnait en faveur de l'intention, mais il lui en restait de l'aigreur, qu'elle s'efforçait d'enfouir au fond de son âme.

Quand elle apprit de son tuteur qu'elle allait le suivre, la première pensée de la jeune fille fut de réclamer le droit d'emmener sa compagne. Le comte de Baurain, qui semblait disposé à satisfaire toutes les fantaisies de sa pupille, ne fit pas d'opposition. Cette demande était-elle chez Mathilde le résultat d'une pensée généreuse, d'une affectueuse compassion ? Éprouvait-elle ce serrement de cœur des bonnes âmes en face d'une souffrance qui n'est pas la leur ? Nullement. Elle avait l'habitude de Clémence, et, vaguement, craignait peut-être de s'ennuyer sans elle. L'idée ne lui vint pas de courir embrasser au départ la pauvre abandonnée, et de lui crier : A demain ! pour lui épargner le doute cruel d'un prompt oubli. Le coup était porté quand la religieuse apprit à Clémence la demande de sa compagne, et par instinct plus que par raisonnement, la délaissée pensionnaire comprit ce qu'il y avait d'indifférence au fond de ce souvenir, en apparence affectueux.

Mathilde, souriante, heureuse, étonnée, ne songeant guère à ces subtilités du cœur, si loin de sa nature. Elle était descendue dans un ravissant petit hôtel, enfoui au fond d'un parc en miniature, dont les arbres resserrés, en bornant l'horizon, permettaient à l'imagination de le supposer immense. Elle savait être à Paris, par ce que M. de Baurain lui avait fait remarquer, en passant, la place de la Concorde et les Champs-Elysées, que les chevaux parcoururent trop rapidement peut-être pour sa curiosité de pensionnaire. Mais elle ne s'en fût jamais douté au silence qui régnait dans la retraite choisie par son tuteur.

La façade de l'hôtel était simple : un perron de marbre blanc conduisait à la porte du vestibule ; et, de chaque côté, six petites colonnes légères formaient galerie sous le balcon qu'elles soutenaient à l'étage supérieur, l'unique du reste, sous les combles. De chaque côté des marches de marbre, de grands vases en porcelaine du Japon contenaient des plantes rares que Mathilde admira sans en soupçonner le prix, dans son ignorance de toutes choses. Mais ce qui frappa la jeune fille, ce qui lui donna immédiatement une idée de la fortune du comte, ce qui l'éblouit un peu tout d'abord, ce fut le personnel de la maison.

Le comte lui offrit son bras pour gagner le vestibule ; sa main tremblait en s'y appuyant. Outre le groom qui avait ouvert la portière et baissé le marche-pied outre le cocher et les laquais, un valet vint recevoir son maître, après avoir ouvert les deux battants de la porte, et s'inclina profondément au passage du comte et de sa pupille.

Pour une pensionnaire qui n'était jamais sortie et ne connaissait, en fait d'élégance, que celle du grand et sévère salon du cloître, cette petite mise en scène devait frapper l'imagination, ainsi que la lecture d'un conte de fées. Mathilde en éprouvait comme une légère ivresse. Le comte l'introduisit au salon, une merveille, où se rencontraient sans se nuire des raretés de tous les pays : peintures, bronzes, faïences.

L'œil de la jeune fille embrassait tout et ne voyait rien ; c'est l'effet que produisait la profusion ; il faut qu'on s'y accoutume, qu'on l'examine, qu'on la détaille. La première heure est un chaos.

—Mon enfant, lui dit le comte, après l'avoir fait asseoir auprès de lui, vous êtes ici chez vous.

—Vous êtes bien bon, monsieur, répondit Mathilde, dont la voix semblait un peu altérée, et je vous remercie. Mais je tâcherai de n'être point une gêne pour vous.

—Je ne vous comprends pas, chère petite. En quoi pourriez-vous me gêner ? Je serai, au contraire, heureux si vous me permettez de vous visiter chaque jour.

—Me visiter ! répéta Mathilde avec une surprise presque effrayée. Je ne suis donc pas chez vous, monsieur le comte ?

—Mais non.

—Chez qui donc, alors ?

—Chez vous seule, je vous le répète. La maison vous appartient, et les serviteurs sont à vos ordres, mais s'ils ne vous conviennent pas, vous les changerez.

Le comte se leva en souriant à la mine effarée de la pensionnaire.

(A continuer.)

Des jours heureux
Vous attendent
Si seulement
Vous achetez
Un billet
Du prochain tirage extra
De la
Loterie de la Louisiane
Des jours heureux
Vous attendent !

REGLEMENTS DE LA POSTE.

Département des Postes,
Washington, 12 juillet 1876.

Dans une loi votée par le Congrès et approuvée par le Président se trouvent les sections suivantes :

Section 15.—Les journaux et les brochures d'occasion, les publications régulières destinées principalement au service de véhicule aux annonces, ou à être distribuées gratis, ainsi que tout imprimé de la 3e classe, excepté les circulaires non cachetées, seront transmis par la malle au taux de 1 cent par deux onces ou moins, et de 1 cent par deux onces additionnelles ou moins. L'expéditeur d'un imprimé de la 3e classe pourra écrire sur son enveloppe que le nom des articles renfermés. Les éditeurs de journaux et publications périodiques envoyés à des abonnés réguliers peuvent indiquer par écrit sur l'enveloppe l'époque de l'expiration de l'abonnement. Les adresses sur cartes postales ou circulaires non cachetées peuvent être ou écrites, ou imprimées, ou fixées au dos.

Section 16.—Sur les circulaires non cachetées et sur tout imprimé de la 3e classe, autre que ce qui est désigné dans la section précédente, le port sera payé comme auparavant,—1 cent par once ou fraction d'once.

LES VOTES [illegible] DEPUIS 1789.

Année	Candidats.	Vote Populaire	Vote Électoral
1789	George Washington	[illegible]	[illegible]
1796	John Adams	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE.

Paquebots-Poste Français. Ligne postale de New-York au Havre. [illegible]

Pour New-York directement.

Cette ligne se compose des steamers suivants : Knickerbocker, New-Orleans, Hudson, Crescent. [illegible]

ARRANGEMENT D'HIVER

[illegible]

Pour Grand Ecore.

Départ, tous les SAMEDIS, à 5 h. P. M. ... NEW EARLY ABLE. Capitaine E. SINNOTT. [illegible]

BAYOU LAFOURCHE.

[illegible] TRENTON. [illegible]

VAPEURS.

Lloyd de l'Allemagne du Nord.

[illegible] via le Havre, Southampton et la Havane. [illegible]

PRIX DU PASSAGE. [illegible]

Passage pour l'Europe.

[illegible] WHITE STAR LINE. ALLAN LINE. [illegible] A. K. MILLER & Co. [illegible]

CHEMINS DE FER.

[illegible] C. H. PAYNE. [illegible]

GRANDE ROUTE DE JACKSON. [illegible] DEUX TRAINS DIRECTS PAR JOUR [illegible]

Great Jackson Route.

New Orleans, St. Louis & Chicago Rail Road Line. Double Daily Through Trains. On and after Sunday March 4th 1877, trains will depart and arrive as follows from Calliope street depot: [illegible] PULLMAN PALACE SLEEPING CARS THROUGH WITHOUT CHANGE TO CHICAGO, CAIRO, LOUISVILLE AND CINCINNATI. SLEEPING CAR ACCOMODATIONS THROUGH TO ST. LOUIS. [illegible] E. D. FROST, General Manager.

Chemin de fer de la Nlle-Orléans et Mobile.

[illegible]

New Orleans & Mobile Rail-Road.

MOBILE LINE. THE GREAT THROUGH ROUTE TO THE EAST, NORTH AND WEST, Via LOUISVILLE, Via ATLANTA, and VIA ST-LOUIS. CARRYING THE U. S. MAIL. [illegible]

Louisiane et du Texas, de Morgan.

[illegible]

Banque Nationale de l'Union.

[illegible]

ASSURANCES.

Compagnie d'Assurance Mutuelle des Marchands de la Nouvelle-Orléans.

[illegible] DIRECTEURS. [illegible]

Crescent Mutual Insurance Company.

[illegible]

Compagnie d'Assurance de l'Union de la Nlle-Orléans.

DIX-NEUVIÈME ÉTAT [illegible]

Compagnie d'Assurance du PEUPLE DE LA Nouvelle-Orléans.

BUREAUX No. 3, RUE ST-PIERRE. CINQUIÈME ÉTAT ANNUEL. [illegible]

ASSURANCES.

Mechanics' and Traders' Insurance Company.

[illegible] DIRECTEURS. [illegible]

Commercial Insurance Company, of New-Orleans.

DIXIÈME ÉTAT ANNUEL. [illegible]

Société du Crédit Foncier de la Nouvelle-Orléans.

[illegible]

Hibernia Insurance Company.

[illegible]

ASSURANCES.

RAPPORT ANNUEL —DU— Bank and Insurance Clerks' Mutual Aid and Protective Association.

[illegible] ADS. GALAËN, président. [illegible] EUGENE F. GARCIA. F. O. KORNBECK. [illegible] PAUL BLANC. [illegible] GEO. E. FORSTALL. [illegible]

New Orleans Credit Foncier Association.

[illegible] QUATRIEME ETAT ANNUEL. [illegible]

La Compagnie d'Assurance TEUTONIA

[illegible]

Société Française de Bienfaisance Mutuelle de Jefferson.

RAPPORT ANNUEL, [illegible]

THE NEW ORLEANS BEE.

[illegible] PUBLISHERS. [illegible]

For New York direct.

[illegible] ALFRED MOULTON. [illegible]

Annual Statement of the New-Orleans Insurance Company,

[illegible] W. A. BELL, H. GALLY, B. MERRILL, A. SCHREIBER. [illegible] J. TUYES, President. [illegible]

STATE NATIONAL BANK

[illegible]

Louisiana Savings Bank & Safe Deposit Company of New Orleans, La.

[illegible]

Mutual National Bank.

[illegible]